

Les féminités exemplaires de José María Gabriel y Galán (1870-1905)

NADIA AÏT BACHIR

Université de Caen

En Estrémadure, l'essentiel des manifestations culturelles de l'année 2005 a pour but de célébrer le centenaire de la disparition de celui qui a consacré une grande partie de son œuvre à cette région et à ses habitants : José María Gabriel y Galán.

Originaire de Frades de la Sierra (Salamanque), il a exercé la profession d'instituteur dans divers villages de Salamanque avant de quitter définitivement cet endroit et d'abandonner cette profession pour des raisons d'ordre privé, puisque le 26 janvier 1898, il épouse, à Plasencia (Cáceres), Desideria García Gascón. Peu après, il accepte de prendre en charge la grande exploitation agricole située à Guijo de Granadilla (Cáceres) que lui cède l'oncle de son épouse. Là, il apprend à observer les hommes et les femmes alors qu'ils vaquent à leurs occupations quotidiennes, dans les champs ou au sein de leur foyer. C'est ainsi que José María Gabriel y Galán, passionné par la littérature et l'écriture, fera de la communauté rurale extrémègne sa principale source d'inspiration. Au plus près d'eux, l'auteur joue, à la fois, un rôle de spectateur et d'intercesseur entre ce groupe d'individus et les lecteurs de son œuvre. En effet, les anecdotes narrées en vers ou en prose permettent d'appréhender ce qui, à ses yeux, est l'essence même de cette communauté rurale, démarche qui n'est pas sans rappeler le concept unamunien d'Intrahistoire.

Peut-on, alors, penser que l'œuvre de Gabriel y Galán s'inscrit dans les réflexions et les préoccupations du tournant du XX^e siècle qui visaient à définir l'âme de l'Espagne ? À l'heure où partout en Espagne les écrivains cherchaient à revendiquer les particularismes régionaux, Gabriel y Galán était-il désireux de personnaliser l'Estrémadure ? Ou alors, l'auteur se contente-t-il uniquement de décrire la communauté rurale telle qu'elle est ou plutôt telle que lui la perçoit ?

La première approche de l'œuvre de Gabriel y Galán, qui résulte de la lecture de la *Revista de Extremadura*, revue culturelle de référence en Estrémadure entre 1899 et 1911, où figurent plusieurs contes, a été complétée par l'étude de l'ouvrage *Obras completas*¹, qui réunit l'ensemble de l'œuvre poétique de l'auteur ainsi que quelques fragments en prose.

Le corpus ainsi réalisé, nous aurions pu nous intéresser au traitement accordé par l'auteur aux hommes ou aux enfants. Pourtant, à la lecture de ses contes et poèmes un choix s'est

¹ José María Gabriel y Galán, *Obras Completas*, México, Porrúa, 1992.

imposé. Cette réflexion sur les représentations de la femme extrême dans l'œuvre de José María Gabriel y Galán se justifie par le fait que ce personnage est omniprésent dans l'ensemble de son œuvre, même si dans la plupart des textes elle ne joue qu'un rôle secondaire. Comme nous le verrons dans cette étude, bien que l'homme occupe les devants de la scène, c'est, par exemple, sur les épaules de la femme que repose l'équilibre du foyer.

En effet, dans l'œuvre de José María Gabriel y Galán la femme est le modèle de vertus par excellence.

Protéger son enfant, le nourrir, l'aimer sont des fonctions que la femme, dans son rôle de mère, veillera à remplir. Arrivé à l'âge adulte, c'est vers elle que l'enfant se réfugie en cas de soucis. Dans le conte « Dos amores », Rafael est, à la veille de se marier, éconduit par Luciana. Il décide alors de retourner auprès de sa mère, la seule femme qui lui sera éternellement fidèle :

Rafael se levantó ; iba a dar el último adiós al nido de sus amores, al rincón inolvidable de la cocinuca limpia y se lo dio sin palabras y sin lágrimas, con el supremo dolor de un alma que fuese arrojada del cielo en que había vivido [...] Y despacio, muy despacio, se fue a morir a su casa... Su madre no le había olvidado. ¡ Oh, las madres !²

Selon José María Gabriel y Galán, il n'est de sentiment plus fort et plus sincère que l'amour entre une mère et son enfant :

Si en los humanos seres del mundo moradores
hay un amor purísimo de celestial sabor,
es el amor de madre, de todos los amores,
el celestial, el puro y el verdadero amor [...]³

C'est la raison pour laquelle, à l'heure de se marier, le jeune homme veille à trouver en sa future épouse toutes les qualités qui font de sa mère un être exemplaire (« Y busqué una mujer como mi madre/ [...] / ... y fue mi esposa/ viviente imagen de la madre muerta⁴ »). Outre les qualités morales indispensables, la femme doit être vaillante au travail. Tous les contes et poèmes consultés en témoignent :

Una sencilla labradora, humilde, hija de oscura castellana aldea, una mujer trabajadora, honrada, cristiana, amable, cariñosa y seria⁵.

Ou encore :

La tía Pulía es trabajadora en demasía [...] Ella espada lino, hila, echa telas, excava los garbanzos, espiga las cortinas, asiste a los cerdos, cría pollos, remienda, lleva al campo las comidas, compra y vende⁶.

² *Id.*, « Dos amores » in *Revista de Extremadura*, N° 22, avril 1901, p. 163.

³ *Id.*, « Tu madre », *Obras Completas*, México, Porrúa, 1992, p. 307.

Porrúa, ⁴ *Ibid.*, « El ama », p. 3.

⁵ *Ibid.*, « El ama », p. 3.

⁶ *Ibid.*, « Alma charra », p. 282.

On constate, ici, que l'aspect esthétique de la femme est édulcoré, ce qui permet d'exalter d'autant plus la beauté de l'âme. En tout état de cause, Gabriel y Galán ne sous-entend guère que le physique de la femme extrémègne serait disgracieux. L'aspect esthétique, et par conséquent la beauté, est un critère qui semble s'appliquer exclusivement à la citadine. En ville, les femmes s'appêtent et sont coquettes. Par ailleurs, à l'époque, le concept de fille jolie peut supposer un certain préjugé qui fait d'elle une jeune femme désireuse de séduire, attitude dont les conséquences les plus extrêmes seraient la destruction de la cellule familiale, voire la débauche et la prostitution.

Tout porte à croire que la ville, symbole de modernité et d'industrialisation, est aussi la scène qui incarne le mieux l'idée d'un monde déstructuré, reflet de la « crise de fin de siècle ». Gabriel y Galán semble se complaire à recourir au topique séculaire du *menosprecio de Corte y alabanza de aldea*, dans la mesure où le sol extrémègne est, dans son œuvre, l'incarnation d'un véritable *locus amoenus*. À Guijo de Granadilla, l'amour, le respect, l'entraide sont les valeurs sur lesquelles reposent les relations conjugales. L'équilibre et l'harmonie du foyer doivent beaucoup à la femme qui en est la principale responsable :

La vida en la alquería
Giraba en torno a ella
Pacífica y amable
Monótona y serena⁷.

Par ailleurs, Gabriel y Galán, désireux d'idéaliser les rapports au sein du couple, fait de l'époux, contrairement aux idées de l'époque, un être entièrement dépendant de la femme, pour ne pas dire soumis à elle :

La cara de Rafael hablaba de amores sanos, pujantes nobles y condescendientes ; un amor que se entregaba, se daba entero, se abandonaba dormido en brazos de su sentir y del ajeno querer, que podía con él jugar, maltratarlo, acariciarlo, deleitarse en su rendida pasividad generosa, seguro de su inconsciencia. No había duda : la mujer sería dueña y señora absoluta de aquel alma y de aquel cuerpo, de aquella naturaleza con fortaleza de encina, soporte de nidos de águila y flexibilidad de tallo de girasol, columpio de minúsculos insectos⁸.

D'ailleurs dans le conte « Alma charra⁹ », la tía Pulía est présentée comme l'élément fort du foyer. Elle s'impose en toutes circonstances (« lo dispone todo, lo dirige todo, lo absorbe todo »). Son époux, tío Gorio, manifeste crainte et respect à son égard :

Ella es su mujer, la tía Pulía, el ama y señora absoluta de la casa, de la hacienda, de los hijos y del tío Gorio, que la teme como a una nube de verano, cargada de rayos y granizo. Fuera de la casa la llama casi siempre así : ella ; y algunas veces, la tía. En casa tampoco la llama por su nombre : la llama chacha, y siempre bajito y como con algo de cariño vergonzante, preñado de temores y respetos.

⁷ *Ibid.*, « El ama », p. 3.

⁸ José María Gabriel y Galán, « Dos amores » in *Revista de Extremadura*, N° 22, avril 1901, p. 158.

⁹ *Id.*, « Alma charra », *Obras Completas*, México, Porrúa, 1992, p. 282.

L'auteur va même jusqu'à affirmer qu'elle est « más lista que su marido » contredisant ainsi la thèse de Schopenhauer – très prégnante à l'époque – selon laquelle la femme, « affligée d'une myopie intellectuelle¹⁰ » est un être dépourvu de sens critique et de jugement. Par ailleurs, José María Gabriel y Galán se distingue de grand nombre de ses contemporains qui représentaient la femme comme un être inférieur à l'homme ou victime de celui-ci. Diego María Crehuet expose cette vision dans un conte publié dans la *Revista de Extremadura* en 1901, où on voit l'époux agir en véritable despote :

Y empezó esa vida de tenebroso dolor de una mujer abnegada que sorbe sus lágrimas ante el tirano, finge sonrisas al indiferente y con heroica resignación asiste a la innoble comedia del marido, en sociedad atento y correcto, mientras en la intimidad muestra crueldad felina, la más refinada¹¹.

Nombreux sont les contes et les poèmes publiés dans la *Revista de Extremadura* où la femme fait figure d'un être misérable sur lequel fondent malheurs et vicissitudes. Ici, une femme fait le triste bilan de ce qu'a été sa vie :

¡ Qué trabajo tan estéril !
¡ Qué tarea tan pesada !
¡ Y el alma siempre agobiada,
Por continuo padecer !
Ese ha sido de mi vida
El recorrido sendero.
Ese es siempre el verdadero
Destino de la mujer¹².

Là, c'est un vieillard qui déconseille fermement à une jeune fille de se marier. Il lui présente les hommes comme des *Don Juan* ou des sots, fiers et prétentieux qui feront d'elle une martyre de plus :

No te cases y estima mi consejo ;
Que los necios pululan a millares,
Más faltas hallarás que en trapo viejo.
Sólo decirte puedo.
No te cases ¡ por Dios !
Mejor que mártir es morir soltera¹³.

Servantes et esclaves de leur père, les femmes, une fois arrivées à l'âge adulte, le sont de leur mari. Elles n'ont ni les mêmes devoirs ni les mêmes droits que les hommes. L'exemple le plus éloquent est celui qui concerne l'adultère, phénomène qui n'épargne aucune couche de la société. La femme risque la prison alors que l'homme, lui, n'est aucunement inquiété. Aucune action n'est menée contre l'époux infidèle dont les actes se justifient par

¹⁰ Arthur Schopenhauer, *Essai sur les femmes*, Paris, Édition Actes Sud, 1987 [Rééd.], p. 22.

¹¹ Diego María Crehuet, « Deshielo » in *Revista de Extremadura*, N° 23, mai 1901, p. 234.

¹² Luz, « Desaliento » in *Revista de Extremadura*, N° 49, juillet 1903, p. 314.

¹³ Ramón Escalada y Carabias, « No te cases » in *Revista de Extremadura*, N° 47, mai 1903, p. 207.

l'assouvissement de ses pulsions et des tendances naturelles. En effet, bien que malheureuse, la femme ne peut se rebeller et doit se résoudre à servir son époux. Les articles du Code Civil de 1888, relatifs au couple, montrent bien que l'épouse est liée à l'époux par des liens de vassalité. L'article 58 dit que la femme doit suivre son époux en tous lieux et qu'en toutes circonstances elle se doit de lui obéir¹⁴.

Par ailleurs, pendant fort longtemps, le seul intérêt représenté par la femme a été celui d'offrir à l'homme une descendance. La naissance d'un enfant, et en particulier d'un garçon, permettait d'assurer la transmission des biens, aussi infimes soient-ils, et du nom. Or pour José María Gabriel y Galán, l'héritage apporté serait davantage d'ordre moral :

Natura le dio Belleza,
 Su madre le dio ternura,
 Su padre viril nobleza,
 Y Dios, la humilde grandeza
 Que tienen las almas puras¹⁵.

Grâce à ce dernier exemple, nous voyons que le physique, et ici la beauté, n'est pas un héritage apporté par les parents. C'est un don de la Nature. Or, il est important de constater que cet élément occupe une place prépondérante dans l'œuvre de Gabriel y Galán. Le paysage et le milieu ambiant sont devenus, sous l'Espagne de la Restauration, de véritables objets d'étude. En effet, rappelons qu'à l'heure où José María Gabriel y Galán publie ses premiers contes et poèmes dans les revues régionales extrêmes, l'Espagne est en proie à ce que l'historiographie appelle « la crise de fin de siècle ». Les intellectuels de l'époque réfléchissent aux maux qui accablent le pays et aux diverses solutions possibles. Pour certains, définir l'essence même de la nation dans ses plus infimes nuances serait une des voies de salut. Ainsi, grâce aux sociétés excursionnistes¹⁶, le territoire et les hommes prennent une envergure nouvelle : objet scientifique pour les historiens, archéologues, botanistes ou géologues, esthétique pour les peintres et hommes de lettres¹⁷. Parmi ces derniers, certains, fortement inspirés et influencés par les travaux de Charles Darwin ou d'Hyppolite Taine¹⁸, vont chercher à démontrer l'indiscutable influence du milieu ambiant sur le comportement humain. Pour les écrivains naturalistes, le sujet est, ainsi, soumis au déterminisme qui implique que sa ligne de conduite, ses actes sont subordonnés à une hérédité familiale et sociale. De ce fait, l'individu et le paysage ne forment plus qu'un. Il se

¹⁴ La mujer está obligada a seguir a su marido donde quiera que fije su residencia (art. 58). El marido debe proteger a la mujer, y ésta obedecer al marido (art. 59).

¹⁵ José María Gabriel y Galán, « Ana María », *Obras Completas*, México, Porrúa, 1992, p. 85.

¹⁶ La première du genre, Associació Catalana d'Excursions Científiques, est créée en 1876 à Barcelone.

¹⁷ Antonio Machado a consacré un recueil de poèmes aux *Campos de Castilla* (1912) et Miguel de Unamuno a publié en 1911 *Por tierras de Portugal y de España*.

¹⁸ Hyppolite Taine conçoit l'art et la littérature comme des fonctions naturelles de l'homme, dont la faculté créatrice est dominée par trois facteurs : la race, le milieu (géographique, social) et le moment, qui est une période historique donnée. Charles Darwin est à l'origine de la théorie évolutionniste. Cette thèse défend l'idée selon laquelle l'homme ne serait pas une créature de Dieu mais une espèce animale qui, au fil des siècles, s'est adaptée à son milieu et a été modelée par lui.

produit une véritable osmose entre ces deux entités. L'homme présente des caractéristiques physiques et psychologiques qui se retrouvent dans la nature environnante. Ainsi, dans l'œuvre de José María Gabriel y Galán, les personnages féminins trouvent leur reflet dans tous les éléments qui les entourent, depuis la végétation jusqu'aux animaux. C'est ce qui est parfaitement illustré dans le conte *Quijotada* où le personnage principal est une jeune fille aussi laide que la cabane où elle a vu le jour est insalubre (« Y allí se crió la Fea, en las tinieblas del chozo humoso y ahumado, donde olía a ubre de reses, a grasa quemada, a pellejos mal enjutos y a estiércol de corraliza¹⁹ ».)

Le paysage dans lequel se meuvent les personnages féminins de Gabriel y Galán est celui du nord de l'Estrémadure. Notons que celui-ci est caractérisé, au tournant du XX^e siècle, par une absence quasi totale d'industrialisation²⁰. Les voies de communication sont pratiquement inexistantes et, lorsqu'elles existent, elles sont en très mauvais état. Ainsi, le paysage extrémègne comme la femme dans l'œuvre de Gabriel y Galán sont, en quelque sorte, des matières brutes, non policées, comme l'illustre l'exemple ci-dessous où les adjectifs et substantifs utilisés pour désigner Luciana sont tirés du champ lexical de la nature :

No era bella la moza con la belleza delicada que suelen cantar y delinear los poetas y los pintores : no era una concepción estética hecha carne ; no era la creación de un artista espiritual empapado de idealismo, era lo que podía soñar y querer un hombre como Rafael, un pedazo de rica naturaleza en estado palpitante, planta brava de serranía, de vida recia y de aroma salutífero y escaso, prototipo de femeninas guapezas, según los cánones de la estética rural, alta y robusta, blanca y colorada, de macizas carnes ardientes, que al verlas parecían frescas [...] ²¹

Notons qu'aucune trace de féminité n'est observable. La femme offre des traits physiques qui la rapprochent davantage de l'espèce animale. Dans le conte « Quijotada », l'écrivain s'attarde sur la dentition « chevaline » d'un groupe de paysannes réunies à l'occasion d'une fête (« Las mozas se tapaban sus dentaduras de yegua con los moqueros muy dobladitos ; las comadres enseñaban pescuezos de pergamino y cavernosas encías con solitarios colmillos desgastados²² ».)

La comparaison entre les femmes et les animaux est fréquente dans l'œuvre de Gabriel y Galán. Ce rapprochement sert, aussi et surtout, à démontrer que l'espèce animale est proche de l'espèce humaine. L'instinct animal est, semble-t-il, fortement développé chez la femme extrémègne que côtoie Gabriel y Galán, lorsqu'elle sent le besoin de défendre et

¹⁹ José María Gabriel y Galán, « Quijotada » in *Revista de Extremadura*, N° 37, juillet 1902, p. 288.

²⁰ Le réseau ferroviaire en Estrémadure n'est achevé qu'en 1896, alors que la première ligne de chemin de fer, Barcelone-Mataró, est inaugurée en 1848. Manuel Tuñón de Lara, *La España del siglo XIX*, Vol.1, Madrid, Akal, 2000 [reed], p. 153.

²¹ José María Gabriel y Galán, « Dos amores » in *Revista de Extremadura*, N° 22, avril 1901, p. 158.

²² *Id.*, « Quijotada » in *Revista de Extremadura*, N° 37, juillet 1902, p. 292.

protéger ses enfants. Ainsi, dans le poème « La Jurdana »²³, une jeune femme affamée décide d'abandonner son village pour chercher de quoi nourrir son enfant :

Como bajan de las tierras tenebrosas
 Las famélicas hambrientas alimañas,
 Por la cuesta del serrucho va bajando
 La paupérrima jurdana.
 Lleva el frío de las fiebres en los huesos,
 Lleva el frío de las penas del alma,
 Lleva el pecho hacia la tierra
 Lleva el hijo a las espaldas
 Como flaca loba joven.

Ici, il n'est pas question de l'animal prédateur, mais de la louve protectrice de Remus et Romulus, symbole universellement connu.

Le rapprochement entre les animaux et les femmes est tel que parfois l'animal se substitue à la mère. Dans le poème « La galana », c'est une chèvre qui va se comporter en mère nourricière, la mère de l'enfant étant morte en couches :

Si el viento le hiere el oído
 con rumores de llanto de niña,
 corre al chozo balando amorosa,
 se encarama en la pobre tarima,
 se espatarra temblando de amores,
 se derrenga balando caricias
 y le mete a la niña en la boca
 la tetaza henchida
 que derrama en ella
 dulce leche tibia [...] ²⁴

Arrivés au terme de cette réflexion sur la représentation de la femme dans l'œuvre de Gabriel y Galán, nous avons pu voir que, de par sa volonté à rendre compte de l'essence même de la communauté rurale extrêmeño, l'auteur s'inscrit bien dans la dynamique et les réflexions de son époque, de ses contemporains. Néanmoins, le traitement particulier qu'il en fait, l'éloigne de ceux-là. En effet, nous avons pu constater tout au long de cette étude que Gabriel y Galán ne s'attachait qu'au meilleur de ceux qui l'entouraient, de ceux avec lesquels il partageait son quotidien. Aucune critique n'est décelable. C'est en cela qu'il se distingue d'Antonio Machado, par exemple, qui dans le *romance* « La tierra de Alvargonzález » avait insisté sur le caïnisme, sur la cupidité des paysans castillans. Point de trace, dans les contes et dans les poèmes, de l'extrême pauvreté des paysans, du travail harassant du lever au coucher du soleil, des problèmes sociaux et culturels dont est victime la population rurale, tels que l'analphabétisme, l'adultère ou les conflits qui l'opposaient aux caciques locaux. Dans la

²³ *Id.*, *Obras Completas*, México, Porrúa, 1992, p. 242.

²⁴ *Ibid.*, « La Galana », p. 92.

poésie de Gabriel y Galán, il n'y a guère de place pour la politique. L'art est au service du beau, ce qui, pour l'auteur, est incarné dans les valeurs éternelles de la tradition et dans les vertus de l'âme populaire. Nous avons vu, à la lecture de son œuvre, se profiler une sorte de nouvel Éden où chaque élément est à sa place, où l'ensemble forme un tout harmonieux. Et, c'est au centre de cet univers bucolique qu'évolue la femme, véritable fondement et pilier de l'édifice familial. À l'image de l'homme par sa force physique et son courage, on peut retrouver aussi chez elle des attitudes qui ne sont pas sans évoquer les animaux ou le paysage qui l'entourent, au sein desquels elle vit en parfaite osmose. Le concept d'idéalisation qui se dégage de l'étude de la femme, synecdoque de la communauté rurale extrémègne, va être récupéré par la bourgeoisie conservatrice qui veut penser que la vision proposée correspond véritablement à la réalité et que, par conséquent, toute amélioration sociale est superflue dans cette arcadie.

La communauté rurale extrémègne du tournant du XX^e siècle montre, selon José María Gabriel y Galán, la voie d'une société idéale où persistent toujours les vieilles traditions séculaires, permettant, ainsi, d'assurer l'équilibre qui fait tant défaut à l'Espagne en attente d'une régénération.